Anomalies du langage et de la parole et mutisme à Rome sous la République et le Principat

Approches religieuse, politique, sociologique et juridique

Annie Allély

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1827>

DOI : 10.4000/kentron.1827

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2004

Pagination : 117-136

ISBN : 2-84133-251-9

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Annie Allély, « Anomalies du langage et de la parole et mutisme à Rome sous la République et le Principat », *Kentron* [En ligne], 20 | 2004, mis en ligne le 09 avril 2018, consulté le 18 novembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1827> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1827>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

ANOMALIES DU LANGAGE ET DE LA PAROLE ET MUTISME À ROME SOUS LA RÉPUBLIQUE ET LE PRINCIPAT. Approches religieuse, politique, sociologique et juridique¹

Des travaux récents ont été consacrés à l'étude de la parole et de l'éloquence en tant que pratique sociale à Rome². Mais s'intéresser au statut de la parole, au discours ou au langage, c'est aussi s'intéresser à leurs anomalies. Par anomalies, nous entendons, en général, tout ce qui est un écart, une irrégularité ou une déviation vis-à-vis d'une norme. Les anomalies liées à la parole et au langage se définissent plus précisément par des défauts d'élocution – congénitaux ou acquis –, par des difficultés pour articuler, pour prononcer correctement les sons et les mots³. Par ailleurs, à côté de cette première notion, il faut aussi prendre en compte une autre anomalie, celle de la parole précoce des *pueri*, qui constituait chez les Romains une transgression, sans oublier le mutisme, c'est-à-dire l'impossibilité permanente de parler pour des raisons médicales ou psychologiques.

Ces quelques définitions rappelées, notre étude portera sur la période républicaine et le Principat jusqu'au III^e siècle apr. J.-C., ce choix étant dicté par la documentation existante.

Pour mener ce travail, nous disposons à la fois de sources littéraires et de sources juridiques. Les sources littéraires sont variées : nous avons des témoignages d'auteurs grecs et latins de l'époque impériale. Quant aux sources juridiques, elles proviennent essentiellement du *Digeste*, dans lequel les jurisconsultes de l'époque sévérienne reprennent souvent des solutions d'époque républicaine ou du début du Principat.

Pour analyser et comprendre ces anomalies, notre démarche sera chronologique et thématique. Dans un premier temps, nous présenterons les cas de parleurs

-
1. Cette étude a été réalisée à l'occasion d'une intervention faite dans le cadre des rencontres du Groupe de recherche « Anthropologie de Rome » du Centre d'études et de recherche sur l'Antiquité et les mythes (CERLAM) de l'Université de Caen Basse-Normandie, sous la direction de P. Moreau. Je remercie chaleureusement P. Moreau d'avoir relu ce travail.
 2. À titre d'exemples, on pense à Dupont (éd.) 1995 et à Achard & Ledentu (éd.) 2000. Sur le plan médical, pour ce qui concerne la description de « l'organe phonateur », on peut se référer à Biville 2001.
 3. Dans la langue française, ces troubles et défauts sont appelés bafouillement, bégaiement, zézaïement ou bredouillement.

précoces, qui datent uniquement de l'époque républicaine. Nous nous demanderons ensuite si les défauts du langage et le mutisme pouvaient empêcher une personne d'exercer certains droits ou d'accéder à certaines magistratures ou sacerdoces. Enfin, nous aborderons ces handicaps sous les angles sociologique et juridique, par le biais de quelques témoignages provenant de deux sphères sociales différentes : l'entourage de la famille impériale et le monde de l'esclavage.

Les enfants parleurs précoces

La connaissance de ces enfants parleurs précoces s'est faite dans un contexte religieux, celui de la procuration des prodiges. En effet, il faut rappeler qu'à Rome tout « accident fortuit, [...] inaccoutumé [...] qui attire l'attention par quelque particularité étrange ou effrayante »⁴ était considéré comme un prodige. Dans ces conditions étaient classés comme prodiges les enfants et les animaux souffrant de malformations, mais aussi les phénomènes naturels comme les coups de foudre, les tremblements de terre, ou des animaux qui se trouvaient dans des lieux insolites comme un essaim d'abeilles dans un temple, ou enfin des phénomènes comme des statues qui pleurent. Tous ces prodiges, dans l'esprit des Romains, annonçaient des maux, des guerres, des famines, et remettaient en cause la *pax deorum*. Pour ce qui concerne les enfants, les Romains considéraient comme prodiges les hermaphrodites, les enfants mal formés – c'est-à-dire les enfants ayant des membres manquants ou surnuméraires –, les naissances multiples à l'époque impériale et les enfants précoces⁵. Parmi ces derniers, les Romains voyaient comme prodiges les enfants qui avaient des dents à la naissance et les parleurs précoces.

Cinq cas d'enfants parleurs précoces sont attestés par les sources entre 218 et 43 av. J.-C., et aucun exemple n'a été rapporté sous le Principat :

En 218, un *infans* âgé de six mois a crié le mot « triomphe ». Le témoignage livien⁶ est repris par Valère Maxime⁷.

En 214⁸, selon Tite-Live, un *infans in utero* crie au Triomphe.

4. Bouché-Leclercq, s. v. « *prodigia* » dans Daremberg & Saglio 1907, 667 ; Bloch 1963, 115.

5. Se reporter à Allély 2003 et 2004.

6. Tite-Live (Jal 1988), 21, 62, 2 : [...] *in quis ingenuum infantem semestrem in foro holitorio triumphum clamasse*. « [...] quelques exemples : un enfant de naissance libre, âgé de six mois, avait crié : "triomphe" sur le Forum Holitorium ».

7. Valère Maxime (Combès 1995), 1, 6, 5 : *Eiusdem generis monstra alio tumultu credita sunt, puerum infantem semestrem in Foro Boario triumphum clamasse*. « De la même espèce les faits extraordinaires que l'on crut voir dans une autre période de troubles : un bébé de six mois se mettre, au Forum Boarium, à crier au triomphe ».

8. Tite-Live (Jal 2005), 24, 10, 10 : *infantem in utero matris in Marrucinis « Io triumphe » clamasse*. « Sur le territoire des Marrucins, un enfant encore dans le ventre de sa mère avait crié "Io triumphe" ».

En 206⁹, d'après Julius Obsequens, un *puer* à la naissance crie « *aeue* ».

Entre 56 et 54, selon Phlégon de Tralles¹⁰, un *paidion* de 49 jours répond à un homme qui lui adresse la parole.

Enfin, en 43, Appien¹¹ fait état d'un nouveau-né qui parle.

Au début de chaque année, Tite-Live fournit la liste des prodiges, et le parleur précoce n'est jamais un prodige isolé puisqu'il s'inscrit dans la liste de prodiges retenus¹². Seul, Phlégon de Tralles¹³ présente dans ses *Mirabilia* des notices, chaque notice mentionnant la source, le lieu, la date, les circonstances et les caractéristiques du prodige observé. Les faits s'échelonnent du iv^e siècle av. J.-C. au ii^e siècle apr. J.-C. jusqu'au règne de Trajan, et concernent tout l'Empire romain. Cet auteur semble avoir eu accès à des sources que l'on ne retrouve pas ailleurs, comme par exemple pour le prodige des années 50.

Que signifiaient ces prodiges ? On pourrait croire que les propos tenus par ces nourrissons réjouissaient les parents et la communauté, d'autant plus qu'en 218 et 214, c'est-à-dire au début de la deuxième guerre punique, ces enfants crient au triomphe. Or, il n'en est rien. Il faut d'abord rappeler qu'à l'époque archaïque l'*infans* était le « non parlant »¹⁴. Ce n'est que vers le i^e siècle av. J.-C. que l'*infantia* devint un âge de la vie, de la naissance de l'enfant à sept ans, c'est-à-dire à la chute de ses dents de lait¹⁵. Cette anomalie remettait d'abord en cause les âges de l'enfance¹⁶. Puis, sur le

9. Julius Obsequens, *Le Livre des prodiges*, 41 : *Amiterni, cum ex ancilla puer nasceretur, « aue » dixit.* « À Amiterne, l'enfant d'une servante dit « *aue* » à la naissance » (trad. personnelle).

10. *Olympiades* (FGrH, 2b, 257 F), fr. 13 : Stéphane de Byzance, s. v. « Terracine. Ville d'Italie ». Phlégon, 181^e olympiade (56-53 av. J.-C.) : « un petit enfant, né d'une esclave, âgé de quarante-neuf jours, répondit à un homme qui lui avait adressé la parole. C'est pourquoi les devins prédirent une calamité » (trad. P. Moreau).

11. *Civ.*, IV, 4 : « Un enfant nouveau-né parla » (trad. V. Fromentin).

12. À titre d'exemples, pour 218, après avoir fait état du bébé de six mois qui avait crié « triomphe », Tite-Live mentionne le cas d'un bœuf qui, monté à un troisième étage sur le Forum Boarium et effrayé par les cris des gens, se jeta dans le vide, des éclairs ressemblant à des bateaux qui jaillirent dans le ciel et le temple de Spes qui fut frappé par la foudre. Tite-Live termine sa liste par des prodiges qui eurent lieu en Italie et en Gaule. Il en est de même chez Appien pour l'année 43. Au livre IV, 3 des *Guerres civiles*, l'auteur, originaire d'Alexandrie, rapporte la mise en place du Second Triumvirat, le partage des provinces entre les Triumvirs et la décision de reprendre les proscriptions. Puis, dès le début du § 4, il présente une liste importante de prodiges, parmi lesquels des chiens qui hurlent comme des loups, à Rome des loups qui se promènent sur le Forum, un bœuf qui parle, un enfant qui parle, de la sueur et du sang sur des statues et enfin le tonnerre qui frappe les temples et les statues. Voir Fromentin 1996.

13. Sur Phlégon de Tralles, cf. Hansen 1996 et Guittard 1996.

14. Voir Néraudau 1984, 53. Le mot est formé du participe présent d'un verbe ancien signifiant « parler », *for, fari*, et du préfixe négatif *in-*.

15. Néraudau 1984, 54, et 1995.

16. Plinie l'Ancien (Ernout-Pépin 1947), *nat.*, 11, 270, écrit au sujet de la parole des tout-petits : « Les enfants, en naissant, ne font entendre aucun cri avant d'être entièrement sortis de l'utérus. Ils ne disent leurs premiers mots qu'à un an. »

plan religieux, elle suscitait la peur. Le Sénat faisait alors intervenir différents collèges pour expliquer et expier ces prodiges. Pour ce qui concerne les enfants parleurs précoces, le Sénat s'adressa d'abord en 218 aux *decemviri*¹⁷. Ce collège eut la responsabilité de la procuration de tous les prodiges de l'année. Tite-Live écrit qu'ils consultèrent les *Livres sibyllins*, que la ville fut purifiée et que des victimes majeures furent sacrifiées. En 214¹⁸, en revanche, le Sénat fit appel aux haruspices, qui se chargèrent globalement de la procuration : de grandes victimes furent immolées et des supplications furent adressées à tous les dieux qui avaient à Rome un *pullinar*. En 106, Julius Obsequens ne fait pas état des mesures expiatoires retenues. Enfin, dans les années 56 / 54 et en 43, les haruspices intervinrent de nouveau. Les expiations prévues n'ont pas été consignées, mais on connaît la signification de ces prodiges, grâce à ces haruspices, dont il convient de rappeler le rôle.

À partir de la seconde guerre punique, le Sénat, dans le cadre de la procuration des prodiges, s'adressa aux haruspices pour les prodiges qui concernent les enfants et en particulier pour les hermaphrodites¹⁹. Ces personnes, issues de grandes familles aristocratiques d'Étrurie, possédaient un savoir ancien, qu'elles appliquaient dans un contexte romain²⁰. Les haruspices analysaient les prodiges et en tiraient des explications ou des prévisions. Ils disposaient de livres de divination avec des listes de procurations à appliquer pour chaque cas. Or, pour ces hommes, les parleurs précoces n'étaient pas de bons présages pour la cité. On le sait par Phlégon de Tralles, qui rapporte que les devins prédirent une calamité. De même Appien²¹, à la suite de toute la série de prodiges annoncée, rapporte que le Sénat « réunit à Rome les haruspices et les devins de l'Étrurie et [que] le plus âgé annonça le rétablissement de la monarchie ». La même analyse vaut également pour les enfants qui naissaient avec des dents. Pline l'Ancien²² écrit qu'à l'époque de Tarquin, une petite fille, Valeria, naquit avec des dents, et les haruspices considérèrent que c'était un présage funeste et qu'elle serait la ruine de la cité où elle serait conduite. La petite fille fut emmenée hors de Rome, mais la cité qui l'accueillit, Suessa Pometia, fut ruinée.

Il faut aussi remarquer que ces enfants précoces sont à mettre en relation avec Tagès, un prophète qui serait apparu sous la forme d'un enfant aux traits de vieillard et qui aurait révélé aux Étrusques ou, du moins, aux habitants de Tarquinia les

17. Sous la République, le Sénat, selon la gravité de la situation, s'adressait aux pontifes, aux *decemviri* ou aux haruspices. Voir Bloch 1949, 130-131.

18. Liv., 24, 10, 13.

19. MacBain 1982.

20. Voir Haack 2003a et b.

21. Civ., IV, 4.

22. Nat., 7, 69.

principes de l'haruspicine²³. Malgré son jeune âge²⁴, Tagès parlait, avait des dents et tous les traits de l'enfant précoce. M.-L. Haack a bien montré que Tagès était le « premier » enfant anormal, dans la mesure où ce sont les principes qu'il dévoila qui permirent ensuite de fixer une norme et de décider de l'interprétation de ses écarts. Mais, à la différence des cinq cas évoqués plus haut, Tagès n'était pas né d'une mère humaine, mais directement de la terre, il était même τὰ γῆς²⁵, ce qui vient de la terre. Parce qu'il était divin, issu du plus profond des entrailles de la terre, le message prenait une valeur opposée : il annonçait aux Étrusques leur règne sur le domaine de la religion²⁶.

Il convient de s'interroger sur le sort de ces enfants. À notre connaissance, à la différence des hermaphrodites, qui étaient tués – c'est-à-dire qui étaient enfermés dans une caisse, puis jetés à la mer ou au fleuve –, les enfants précoces n'étaient pas éliminés. Ils avaient une destinée conforme à leur origine sociale. M' Curius Dentatus et Cn. Papirius Carbon, qui selon Pline²⁷ naquirent « tous les deux avec leurs dents », accédèrent à de hautes charges. Ils furent consul, le premier en 290 av. J.-C.²⁸, le second en 85 ou 84²⁹ av. J.-C. Quant aux enfants qui possédaient des membres surnuméraires, ils étaient laissés en vie, leur situation se rapprochant de celle des infirmes.

Après avoir analysé le cas des prodiges parleurs précoces, il reste à étudier les anomalies « classiques » du langage, c'est-à-dire les défauts d'élocution comme le balbutiement, le bégaiement, sans oublier le mutisme.

Anomalies du langage, mutisme et exercice des droits privés et civiques, des magistratures et des sacerdoce

Il faut s'interroger pour savoir si les anomalies du langage avaient des incidences sur la vie quotidienne des individus et pouvaient empêcher l'exercice de certaines fonctions, privées ou publiques, comme l'accès aux magistratures et aux sacerdoce.

Il n'est pas inutile d'abord de rappeler qu'à Rome les surnoms qui évoquaient des difficultés pour s'exprimer ou le mutisme étaient nombreux³⁰ et ne relevaient

23. Voir Haack 2003b, 375.

24. Pour Cicéron, *diu.*, 2, 50, Tagès est doté d'une *puerilis species* et, pour Jean le Lydien, *Ostenta*, 3, 1, il est un *paidion*, un nourrisson.

25. Schol., *Lucan.*, B 1, 636.

26. Haack 2003b, 375.

27. *Nat.*, 7, 68.

28. M' Curius Dentatus remporta comme consul une victoire importante contre les Samnites en 290 av. J.-C. Voir Broughton 1951, 183.

29. Cn. Papirius Carbo fut certainement consul en 85 ou 84 avec Cinna. Voir Broughton 1952, 57.

30. Se référer à la liste dressée par Kajanto 1965. Pour ce qui concerne les défauts de prononciation, l'auteur fait état, p. 240-241, des *cognomina* suivants : *Balbus*, *Balbillus* / *a*, *Balbinianus*, *Albio* et, *Blaesus* / *a*, *Blaesanius*, *Blaesilla*, *Blaesianus* et *Blaesina*. La première série de mots peut se traduire

pas de l'hypothèse d'école. Les *cognomina*, qui se généralisèrent à partir de Sylla, étaient à l'origine personnels et dérivait de telle ou telle particularité physique de la personne désignée. Le *cognomen Balbus*, celui qui balbutie, était fréquent et avait dû désigner à l'origine une personne ayant tendance à balbutier. Ils devinrent vite héréditaires et désignèrent alors pour l'aristocratie les diverses branches d'une même *gens*. Ainsi on distinguait dans la *gens Cornelia* les *Cornelii Balbi* des *Cornelii Scipiones* ou *Cornelii Sullae*.

On doit d'abord se demander si, à l'époque républicaine, le fait d'être muet pouvait être un obstacle pour un citoyen qui désirait exercer, selon l'expression heureuse de C. Nicolet, son « métier de citoyen ». Les témoignages des Anciens font état de tout un ensemble de droits, mais aussi de devoirs qui pesaient sur les citoyens, et le premier de ces devoirs était l'obligation de se faire recenser. En effet, l'inscription au *census* était la première marque d'intégration du *civis* dans la cité³¹. Or, cette inscription comportait différentes opérations, dont celle qui obligeait le citoyen à déclarer son nom et ses biens, puis à prêter un serment qui garantissait la vérité de sa déclaration. Il y avait donc obligation à se rendre à la convocation, et des sanctions étaient prévues pour les récalcitrants. Il existait néanmoins, pour les absents, la possibilité de se faire représenter par un procureur, puisque la formule officielle de la convocation censoriale le prévoyait : « [...] tous ceux qui voudront qu'on leur rende compte pour eux-mêmes ou pour un autre »³². On peut donc s'interroger sur le fait de savoir si cette solution ne pouvait pas être retenue pour un citoyen muet, donc incapable de déclarer son nom et d'estimer ses biens. La même difficulté se retrouve pour l'exercice d'autres droits du citoyen, comme ceux qui concernent l'élection des magistrats, le vote de la loi, au moins avant la mise en place du vote secret³³. Ici encore, nous n'avons pas de témoignages directs, mais peut-être pouvons-nous supposer que le citoyen muet se faisait accompagner par un autre citoyen et lui donnait procuration. Enfin, il ne faut pas oublier la participation aux procès. Il nous semble que, dans ce cas, les muets étaient probablement exclus de l'action judiciaire. En effet, l'incapacité à prononcer correctement ou à énoncer une parole civique efficace et

par bègue, celui qui bégaye, et la seconde par bègue, celui qui balbutie. Pour les muets, Kajanto 1965, 262-263, retient pour l'époque impériale : *Mutus / a* et *Tacitus / a*, *Tacitianus* et *Tacitinus*. *Mutus* signifie muet, privé de la parole, et *Tacitus* renvoie plutôt à l'idée de garder le silence.

31. On renvoie à Nicolet 1976, plus précisément au chapitre « *Census* », 71-103.

32. Varron (Flobert 1985), *ling.*, 6, 86 ; cf. Nicolet 1976, 93.

33. Les lois qui organisèrent le vote secret sont les suivantes : la *lex Gabinia* établit, en 139, le vote secret pour les comices électoraux ; la *lex Cassia* l'étendit en 137 aux comices judiciaires, et la *lex Papiria* en 131 aux comices législatifs. Voir Deniaux 2001, 76. Lorsque le vote oral existait, chaque individu, à l'intérieur du groupe, tribu ou centurie, devait défiler, peut-être à l'appel de son nom, devant un personnage officiel, le *rogator*, qui lui demandait son avis. Sur le vote oral, voir Nicolet 1976, 361-362, 366 et 370.

créatrice de droit était considérée comme une insuffisance physique et mentale qui interdisait de compter le malheureux au rang des citoyens³⁴.

Dans le domaine du droit privé, nous avons quelques indices, au moins pour l'époque impériale, puisque les textes juridiques discutent pour savoir si un muet ou un sourd pouvait être *tutor*³⁵. Pour Paul³⁶, un sourd et un muet ne pouvaient devenir tuteurs, parce que le tuteur devait aussi bien entendre que parler. À la fin du III^e siècle apr. J.-C., Hermogène³⁷ confirme l'incapacité pour un sourd ou pour un muet d'exercer une tutelle. Pourtant, le même Paul³⁸ rapporte divers sénatus-consultes qui font référence à la nomination d'un tuteur se substituant à un tuteur fou, muet ou sourd, ce qui tend à prouver que, dans la pratique, des particuliers pouvaient ignorer ou violer la loi rappelée par les sénatus-consultes.

Pour les charges publiques, D. Gourevitch a apporté certains éléments de réponse³⁹, et il ressort de ses recherches qu'à de très rares exceptions près, il n'existait aucune règle, aucune interdiction attestées pour raison de maladie. Les handicaps de santé, temporaires ou définitifs, pouvaient tout au plus être invoqués à titre d'*excusatio* au bénéfice du malade ou de l'infirme qui souhaitait échapper à une charge ou à une corvée. Toutefois, il nous semble qu'il faut distinguer les magistratures des sacerdoce.

Pour ce qui concerne les magistratures, force est de reconnaître que nous sommes très mal renseignés sur ce sujet. T. Mommsen⁴⁰ supposait que le magistrat qui présidait l'élection avait le droit d'exclure de la magistrature tout candidat que son état physique ou mental rendait notoirement incapable de remplir ses obligations. Le savant allemand rappelait également que le droit de parler publiquement au peuple était un privilège du magistrat⁴¹. Or, il nous semble qu'à l'époque républicaine, il n'existait aucune condition de santé interdisant l'accès à la carrière des honneurs. Ceci étant, nous pensons naturellement qu'une personne souffrant d'un défaut d'élocution, de prononciation ou de mutisme était lourdement pénalisée pour commencer et poursuivre la carrière des honneurs.

34. David 1992, 324. Voir également Valère Maxime, 6, 9, 1 : *hebetis atque obtunsi cordis [...] et domesticis et rei publicae usibus inutilis uidebatur*.

35. Fayer 1994, 434.

36. Paul, in *Digeste*, 26, 1, 1, 2-3 : *Mutus tutor dari non potest, quoniam auctoritem praeberere non potest. Surdum non posse dari tutorem plerique et Pomponius libro sexagesimo nono ad edictum probant, quia non tantum loqui, sed et audire tutor debet*.

37. Hermogène, *ibid.*, 26, 4, 10, 1 : *Surdus et mutus nec legitimi tutores esse possunt, cum nec testamento nec alio modo utiliter dari possint*.

38. Paul, *ibid.*, 26, 1, 17 : *Complura senatus consulta facta sunt, ut in locum furiosi et muti et surdi alii tutores dentur*.

39. Gourevitch 1984, 148.

40. Mommsen 1892, 143.

41. Mommsen 1887, 228-229.

Pour l'époque républicaine, il existe une anecdote, rapportée par Tite-Live, qui fait état de M. Pomponius, tribun de la plèbe de 362, accusant L. Manlius Imperiosus d'avoir relégué son fils à la campagne parce qu'il ne s'exprimait pas correctement :

Sans avoir convaincu son jeune fils d'aucune infamie, il l'avait chassé de la ville, de sa maison, de ses pénates, privé du forum, de la lumière, du commerce des jeunes gens de son âge, et voué à un travail d'esclave, presque au fond d'une prison et d'un ergastule. [...] Et quel était son crime ? Il éprouvait beaucoup de mal à s'exprimer et avait une langue indocile – *quia infacundior sit et lingua impromptus*. Un père quelque peu humain ne devait-il pas entourer de soins cette disgrâce naturelle, au lieu de la faire remarquer par des réprimandes et des châtements⁴² ?

Nous ne savons pas si l'attitude de ce *pater familias* était chose courante lorsqu'un enfant souffrait d'une difficulté d'élocution, mais cette histoire prouve à quel point la capacité de prendre la parole en public était nécessaire.

J.-M. David a bien montré que maîtriser l'éloquence était la condition essentielle du pouvoir à l'époque républicaine⁴³. Tout jeune membre de l'aristocratie sénatoriale qui désirait embrasser la carrière des honneurs devait être capable de prendre la parole en public et de s'exprimer avec clarté. Mais, à la différence du monde grec, où n'importe quel citoyen pouvait parler au cours d'une assemblée, à Rome, la prise de parole au cours d'un rassemblement civique avait conservé cette valeur performative qui s'attachait à une parole engageant et liant l'ensemble du groupe social⁴⁴.

Prenons l'exemple des prêteurs urbain et pérégrin. Dans le très ancien droit romain, il existait un rituel de paroles et de gestes qui accompagnait l'acte juridique. Ces obligations verbales étaient d'ailleurs imprégnées d'éléments religieux⁴⁵. Le prêteur était amené à prononcer au tribunal certaines formules, comme celle-ci : *do, dico, addico*⁴⁶. C'était l'utilisation de la répétition et les jeux sur les sons qui donnaient toute sa force et sa valeur à la formule. Or, la moindre erreur entraînait l'annulation de l'acte ou de la procédure. Toutefois, il faut nuancer notre propos, parce que, d'une part, ce formalisme s'est atténué avec le temps, et que, d'autre part, les magistrats étaient entourés et aidés par un personnel spécialisé, comme par exemple les *praecones*, dont la fonction principale était de prêter leur voix au magistrat⁴⁷.

42. Tite-Live (Bayet-Bloch 1968), 7, 4, 4-6. Éloigner un fils à la campagne était une mesure d'une extrême gravité. C'était une manifestation de rejet, une sorte de désaveu de paternité. Denys d'Halicarnasse, II, 26, 4, plaçait cette mesure parmi les sanctions établies par Romulus. Voir David 1992, 323, note 4.

43. David 1992, 322-337.

44. *Ibid.*, 322.

45. Magdelain 1995, 151-177.

46. Varron, *ling.*, 6, 30.

47. Voir sur ce sujet David 2003. La caractéristique essentielle des *praecones* était qu'ils prêtaient leur voix aux magistrats. Ils énonçaient leurs ordres, ils convoquaient le Sénat, proclamaient les résultats

Dans les temps les plus anciens, l'apprentissage de la parole reposait d'abord sur l'imitation du père par le fils. Puis, à partir du ¹^e siècle av. J.-C., l'utilisation de la rhétorique devint essentielle pour exercer un rôle politique⁴⁸. Les personnalités politiques de la fin de la République comptaient parmi les plus grands orateurs de l'époque. Ce fut le cas de Caton, Pompée, Crassus, César, sans oublier le plus célèbre d'entre eux, Cicéron. L'éloquence était d'ailleurs une des qualités attendues lorsque l'on célébrait le souvenir des citoyens fameux⁴⁹. D'ailleurs Tacite⁵⁰ semblait regretter ce temps où l'éloquence était nécessaire, puisque, selon lui, « passer pour disert était comme un honneur et une gloire, au contraire passer pour muet et incapable de parler comme une flétrissure ».

Pour la période impériale, l'exemple de Claude mérite attention. Les auteurs anciens, comme Suétone et Sénèque⁵¹, ont longuement évoqué ses différentes infirmités, tandis que les historiens contemporains ont essayé d'avancer un diagnostic⁵². Parmi les nombreux défauts physiques de l'empereur, il faut évoquer les particularités de sa voix, qui était éraillée et à peine intelligible⁵³. Selon Sénèque, « il ne pouvait articuler nettement trois mots de suite »⁵⁴ et il proférait « des sons confus et d'une voix indistincte » – *perturbato sono et uoce confusa*⁵⁵ –, sans oublier qu'il entendait mal⁵⁶, qu'il boitait⁵⁷ et qu'il avait la tête qui bougeait en permanence⁵⁸. Comme l'a très bien écrit B. Levick, l'importance que les Romains accordaient au *decorum* (l'apparence physique, le maintien, l'habillement et la parole) amena la famille impériale

partiels et finaux des votes. Dans les *iudicia*, ils citaient les accusés, donnaient la parole aux *patroni* et prononçaient la sentence. La voix du *praeco* n'était que l'instrument vocal de l'*imperium* du magistrat ou de tout autre pouvoir dont il était investi.

48. Deniaux 2001, 99.

49. David 1992, 322, note 2.

50. Tacite (Goelzer-Bornecque 1922), *dial.*, 36, 8 : *et quo modo disertum haberi pulchrum et gloriosum, sic contra mutum et elinguem uideri deforme habebatur*.

51. Il ne faut pas oublier que l'*Apocoloquintose* est une satire entièrement dirigée contre Claude et qu'il ne faut y chercher aucune objectivité.

52. Selon Gourevitch 1998, Claude souffrait de la maladie dite de Little. Le bébé avait à la naissance une apparence normale, et c'est en grandissant que l'enfant souffrit d'une paraplégie spasmodique des quatre membres plus prononcée aux membres inférieurs. L'intelligence était normale, et seule une rééducation des membres inférieurs aurait pu atténuer le mal. Levick 2002, 24 et 252, note 6, pense plutôt qu'il était atteint de paralysie cérébrale, accompagnée de spasmes.

53. Sénèque (Waltz 1961²), *apocol.*, 5, 3 : « cette voix qui n'était celle d'aucune créature terrestre, mais dont les sons rauques et brouillés rappelaient celle des bêtes marines. »

54. *ibid.*, 11, 3 : *tria uerba cito dicat*.

55. *ibid.*, 5, 2.

56. *ibid.*, 12, 1.

57. *ibid.*, 1, 2 ; 5, 2.

58. *ibid.*, 5, 2. Voir Levick 2002, 252, qui a recensé toutes les infirmités de Claude.

à hésiter à laisser le jeune Claude paraître en public⁵⁹, et on comprend mieux les raisons pour lesquelles Auguste, dans le cadre de sa succession, l'avait tenu à l'écart, en le plaçant parmi les héritiers du troisième rang⁶⁰. Il ne participa ni à la vie civile ni à la vie militaire. Il était considéré comme un personnage insignifiant de la dynastie, et les seules distinctions qui lui furent accordées furent l'augurat et la participation au collège des *sodales Titii*⁶¹. Certes, comme nous le verrons, les membres des collèges religieux ne devaient avoir aucune tare physique, mais sous le Principat, ces fonctions étaient surtout honorifiques. Enfin remarquons que Claude reçut une éducation soignée, qui lui permit de s'adonner à l'étude de l'histoire, de l'étruscologie et de la grammaire.

Il semble en revanche que la situation soit différente pour les sacerdoces⁶². En effet, les Anciens considéraient que tout candidat à une fonction religieuse devait être sans handicap physique. Le principe est énoncé par Sénèque le Rhéteur : « Il faut éviter, comme un funeste présage, un prêtre qui a une tare physique »⁶³. Par ailleurs, Aulu-Gelle⁶⁴ fait état des conditions requises pour être vestale, et on apprend qu'il était sacrilège pour le Grand Pontife de « capter », de choisir une enfant qui n'eût plus son père ou sa mère en vie, qui fût « infirme de langue », *quae lingua debili*, « débile d'oreille ou marquée par quelque tare corporelle ». Ces précisions

59. Levick 2002, 26. Lorsque son entourage se rendit compte de ses difficultés, Claude fut confié à un précepteur qui se révéla être une brute, et on le cacha à la vue du public. Ainsi, selon Suétone, *Claud.*, 2, 2, la prise de la toge virile par Claude, à l'âge de 14 ans, en 5-6 apr. J.-C., eut lieu la nuit, en cachette. De même, en 6 apr. J.-C., lorsque Germanicus et Claude donnèrent des jeux en l'honneur de leur père mort, Claude parut, enveloppé d'un *pallium*, vêtement ample que portaient habituellement les infirmes.

60. Suétone, *Claud.*, 4, 7 ; Levick 2002, 29. Suétone, *Claud.*, 4, 1-2, rapporte une partie de la correspondance échangée en 12 entre Auguste et Livie au sujet du *cursus honorum* de Claude : « [...] car s'il est normal, passez-moi l'expression, "dans toutes les règles", pour quel motif hésiterions-nous à l'élever en lui faisant franchir les mêmes échelons et les mêmes étapes qu'à son frère (Germanicus) ? Si, au contraire, nous jugeons "qu'il lui manque quelque chose, qu'il ne possède pas toutes ses facultés, soit au point de vue physique, soit au point de vue mental", nous ne devons pas nous exposer, en même temps que lui, aux railleries des gens, habitués à se moquer et à ricaner de pareilles choses » (trad. H. Ailloud 1932). Toutefois, Hurlet 1997 nuance ces jugements.

61. Levick 2002, 27.

62. Porte 1995, 33-36.

63. Sénèque le Rhéteur (Bornecque 1932), *contr.*, 4, 2 : *Sacerdos non integri corporis quasi mali ominis res uitanda est*.

64. Aulu-Gelle (Marache 1967), *Les Nuits attiques*, 1, 12, 1-3 : *Qui de uirgine capiendi scripserunt, quorum diligentissime scripsit Labeo Antistius, minorem quam annos sex, maiorem quam annos decem natam negauerunt capi fas esse; item quae non sit patrima et matrima; item quae lingua debili sensuue aurium deminuta aliaue qua corporis labe insignita sit*. « Ceux qui ont écrit sur la prise des Vestales, et parmi eux le plus scrupuleux est Antistius Labéon, ont affirmé qu'il est sacrilège de prendre une fille à moins de six ans ou plus de dix, de même une fille qui n'ait plus son père et sa mère, de même une infirme de langue, débile d'oreille ou marquée par quelque tare corporelle ».

sont confirmées dans un passage, malheureusement en mauvais état, de Fronton : *Neque balb<am u>irgin capi neque sirbe<nam>... <fa>s e<s>t* : « De ce fait, il n'est permis de prendre ni une jeune fille qui bégaye, ni qui bredouille »⁶⁵. Ces témoignages sont à mettre en relation avec celui qui concerne L. Caecilius Metellus Dalmaticus, qui fut pontife en 124 av. J.-C. et qui souffrait d'un grave défaut d'élocution⁶⁶. Au rapport de Pline⁶⁷, « le pontife Métellus avait la langue tellement embarrassée qu'il se tortura pendant plusieurs mois à répéter le discours qu'il devait prononcer pour la dédicace du temple d'Ops Opifera ».

Il convient donc de s'interroger sur la signification de toutes ces précautions prises dans le choix des personnes responsables d'un sacerdoce.

Les vestales⁶⁸, comme les pontifes ou les flamines, avaient la responsabilité des sacrifices à des dates régulières ; elles dirigeaient les opérations et procédaient elles-mêmes aux gestes rituels : l'adresse de la prière officielle, le saupoudrage de la *mola salsa*, l'aspersion du vin – qui assuraient la consécration –, le simulacre de mise à mort par l'effleurement du couteau sacré le long de l'épine dorsale de la victime. Or, toute cérémonie religieuse devait être parfaite, et tout incident devenait sacrilège et constituait un cas de rupture avec la divinité lésée. Les tâches de chaque officiant étaient soigneusement définies. Sa tenue devait être immaculée, selon Festus⁶⁹ : non usée, non touchée par la foudre, préservée de tout contact avec la mort, sans aucune tache. Il en était de même pour les gestes. Pour s'adresser aux dieux, il convenait d'observer tout un cérémonial, qui différait selon chaque divinité et chaque type d'invocation. Enfin, il fallait tenir compte de la prière. Chaque dieu avait droit à son offrande, prescrite avec des mots choisis. L'énoncé de l'intention, qui variait avec chaque offrande, entrait dans un cadre fixé de manière stricte. Toute la religion reposait sur la force efficace du mot, à lui seul porteur de réussite ou d'échec, et l'on ne concevait pas d'immolation ou de consultation des dieux sans une formule de prière. En conséquence, la moindre erreur entraînait la faillite de la prière entière, tout comme la substitution d'un mot à un autre, fût-ce son synonyme. Enfin, l'omission ou l'inversion, le bégaiement du prêtre et le *lapsus linguae* entraînaient l'annulation de la cérémonie⁷⁰.

65. Fronton (Fleury 2003), *epist.* (ad M. Antoninum de eloquentia), 4, 1.

66. Van Ooteghem 1967, 109. L'auteur pense que le pontife, devenu d'ailleurs Grand Pontife en 115, avait été victime d'une attaque qui lui paralysait la langue. Voir également Morgan 1973.

67. *Nat.*, 11, 174 : *Metellum pontificem adeo inexplanatae (sc. linguae) fuisse accipimus ut multis mensibus tortus credatur, dum meditatur in dedicanda aede Opi Opiferae dicere.*

68. J. Scheid a bien montré que les vestales pouvaient détenir certains pouvoirs religieux traditionnellement réservés aux hommes. Elles préparaient la *mola salsa*, qui était répandue sur tout animal conduit à un sacrifice public. Elles étaient présentes aux grands sacrifices publics et avaient droit au couteau sacrificiel. Voir Scheid 2002². Sur les vestales, Beard 1980.

69. Festus (Lindsay 1913), 293, 9, s. v. « *pura uestimenta* ».

70. Porte 1995, 35-36.

En conclusion, on comprend aisément que les précautions prises pour le recrutement des titulaires des sacerdoces ainsi que la rigueur dans le déroulement des rites n'avaient qu'un but : préserver la *pax deorum*, c'est-à-dire l'équilibre à maintenir entre l'homme et la divinité. Toutefois, il nous semble qu'il ne faut pas opposer les sacerdoces et les magistrats, parce que sous la République romaine, c'étaient souvent les mêmes hommes qui exerçaient les sacerdoces et les magistratures. De même, comme le prouve l'exemple du pontife L. Caecilius Metellus Dalmaticus, il devait certainement exister des dérogations aux principes, puisque, dans la pratique, il devait être extrêmement difficile de trouver des candidats ne présentant aucun défaut physique.

Terminons cette étude par une approche sociologique et juridique de ces handicaps grâce à quelques témoignages, l'un d'ordre littéraire et les autres, d'ordre juridique.

Anomalies du langage : approche sociologique et juridique

La première information que nous avons à notre disposition date de l'époque impériale et fait état d'un jeune enfant muet de naissance que l'on essaie de rééduquer. C'est Pline l'Ancien, qui, au livre XXXV de son *Histoire naturelle*, rapporte l'histoire de Q. Pedius, muet de naissance. Or, le livre XXXV est consacré à la peinture, à son histoire, à ses techniques, mais aussi à sa place dans la société, et il semble de prime abord que la peinture soit considérée comme une activité dégradante pour les gens de qualité. D'où l'intérêt du passage⁷¹ :

Certains personnages de premier rang formulèrent aussi un avis demeuré célèbre sur l'art pictural, avis que je ne saurais passer sous silence : ce fut à propos de Q. Pedius, petit-fils de Q. Pedius, ancien consul honoré du triomphe et donné comme cohéritier à Auguste par César, une fois dictateur ; l'enfant était muet de naissance : l'orateur Messala, à la famille de qui appartenait son aïeule, fut d'avis de lui enseigner la peinture, et le divin Auguste lui donna son approbation ; l'enfant avait fait de grands progrès dans cet art lorsqu'il mourut.

Q. Pedius était le petit-fils du consul de 43, Q. Pedius, lui-même petit-fils du mari de Julia, la sœur aînée de César. Il fut d'ailleurs cohéritier du dictateur, comme le confirme le témoignage de Suétone⁷². Il partagea le consulat avec Octave en 43,

71. Pline l'Ancien (Croisille 1985), *Nat.*, 35, 21 : *Fuit et principum uirorum non omittendum de pictura celebre consilium, cum Q. Pedius, nepos Q. Pedii consularis triumphalisque et a Caesare dictatore coheredis Augusto dati, natura mutus esset. In eo Messala orator, ex cuius familia pueri auia fuerat, picturam docendum censuit, idque etiam diuus Augustus comprobauit ; puer magni profectus in ea arte obiit.*

72. *Iul.*, 83, 2.

et il fut à l'origine de la *lex Pedia*, qui prévoyait la condamnation des assassins de César⁷³. Cet enfant était donc le descendant d'aristocrates de la fin de la République et il appartient lui-même à l'entourage impérial.

Pline écrit qu'il était « muet de naissance », *cum [...] natura mutus esset*⁷⁴. D. Gourevitch⁷⁵ s'est interrogée sur cette expression. Elle rappelle que le mot *mutus* est formé par une onomatopée animale caractérisant tous les animaux, puisqu'ils sont privés du langage et ne savent que faire « mu ». Donc, *mutus* n'est pas une aphonie banale ou une extinction de voix, mais bien l'incapacité ou l'impossibilité de parler – pour des raisons qui nous sont ici inconnues. Sans vouloir surexploiter le texte, on peut supposer que cet enfant à la naissance était normal. Nous savons en effet qu'à la période impériale, les enfants qui présentaient des malformations physiques pouvaient être abandonnés et éliminés⁷⁶. Pline nous apprend aussi que cet enfant est mort jeune, lorsqu'il était encore *puer*, c'est-à-dire avant l'*adulescentia*, soit avant 14-15 ans. D. Gourevitch en conclut – à notre avis un peu trop rapidement – qu'il était peut-être polyhandicapé.

Il nous semble que l'intérêt principal du passage réside dans la tentative pour éduquer cet enfant par le biais de la peinture ou du dessin. Il reste, certes, beaucoup de zones d'ombres. Nous ne connaissons pas la personne qui lui enseigna la peinture, ni de quelle façon on la lui enseigna. Seul, l'instigateur de la mesure est connu : il s'agit de Messala. Ce personnage, né en 64 av. J.-C. et mort en 8 apr. J.-C. – donc contemporain d'Auguste –, avait pris le parti d'Octavien après la bataille de Philippi en 42, et jouissait d'une grande autorité morale et d'un grand prestige⁷⁷. Il était un poète renommé, mais également un chef militaire. Enfin, la grand-mère du petit Q. Pedius appartenait à la famille de M. Valerius Messala Corvinus. Ce sont peut-être toutes ces raisons qui ont conduit Auguste à accepter que l'on enseignât à cet enfant la peinture. Il s'agit, à notre connaissance, des premiers efforts faits en faveur d'un enfant handicapé, et nous ne possédons pas d'autres exemples.

Dans un contexte tout à fait différent, nous disposons de quelques informations sur la perception que pouvaient avoir les Romains des troubles du langage et du mutisme chez les esclaves.

En effet, la définition de la maladie et de l'infirmité ou du vice de conformation est connue à Rome dans un contexte tout à fait particulier, qui est celui de la vente

73. Sur Q. Pedius, cf. Syme 1976, 181 et 191.

74. Il y avait dans l'Antiquité classique un autre enfant qui était « muet de naissance », c'était le fils du roi Crésus. Voir Hérodote, *Hist.*, 1, 34 ; 1, 85 ; Cicéron, *diu.*, 1, 121 ; Pline l'Ancien, *Nat.*, 11, 270. Pour la bibliographie, se référer à Gourevitch 1991, 892, note 15.

75. Gourevitch 1991.

76. Sénèque, *dial.*, 3, 15, 2. Sur la question des enfants mal formés, voir Fayer 1994, 140-144.

77. Sur M. Valerius Messala, voir Syme 1976, 266, 551, note 56, et 552, note 5.

des esclaves, grâce notamment à l'Édit des édiles⁷⁸. Les édiles étaient responsables de l'organisation des marchés et, dans le cadre de ces marchés, de la vente des esclaves. Or, les édiles obligeaient le vendeur à afficher ou, tout au moins, à proclamer oralement les vices cachés de l'esclave ou des animaux. Donc le marchand ne devait en aucun cas dissimuler les vices de la marchandise et il était responsable des vices qu'il ignorait et qui viendraient à être découverts plus tard. D'où cet extrait de l'Édit des édiles rapporté par Aulu-Gelle⁷⁹ :

Qu'on veille à ce que l'écriteau de chaque esclave soit rédigé de façon à ce qu'on puisse bien comprendre quelle est la maladie (*morbis*) ou le vice (*uitium* – nous préférons le mot infirmité) de chacun ; et s'il est sous le coup d'un châtement.

De même, il est précisé au *Digeste*, 21, 1, 1, 7 :

C'est pour ôter toute difficulté à cet égard que les édiles se sont servis dans leur édit des deux termes maladie et défauts, afin de ne laisser aucun sujet de contestation.

Les édiles pouvaient infliger une sanction aux vendeurs s'il y avait un vice caché ou une manœuvre frauduleuse. Deux actions existaient. Dans la première, l'acheteur pouvait intenter une action en dommages-intérêts ou en réduction du prix de la stipulation (ce sont les actions *quantum minoris*). La seconde action était l'action rédhibitoire, dont le but était la résolution de la vente. Tout le livre XXI du *Digeste* est consacré à ces actions. Il était donc impératif pour les jurisconsultes de bien définir et de faire la différence entre la maladie (*morbis*) et l'infirmité (*uitium*). À partir de ces définitions, on vérifiait la gravité du défaut ou de la maladie, et l'on voyait si l'on pouvait tirer ou non usage ou service de l'esclave. Si l'on ne pouvait tirer usage ou service de l'esclave, il y avait lieu à rédhibition. Il semble que, lorsqu'on achetait un esclave malade, on pouvait intenter une action rédhibitoire, et que, lorsqu'on achetait un esclave atteint d'une infirmité, on tenait compte de la gravité du vice. L'étude du livre XXI n'est pas aisée à mener, parce qu'on y trouve des redites, des répétitions, voire des contradictions. L'ensemble paraît plutôt confus, mais il s'agit avant tout d'un travail de compilation, les jurisconsultes de l'époque sévérienne – Ulpien, Pomponius, etc. – reprenant des définitions anciennes données par l'Édit des édiles et les jurisconsultes du début du Principat, comme Labéo et Sabinus.

Labéo, qui était le chef de file de l'école proculienne, fait l'analyse suivante : « La maladie est un état du corps contraire à la nature, qui en rend l'usage défectueux »⁸⁰,

78. Sur l'Édit des édiles, la bibliographie est abondante. On citera Impallomeni 1955, Guarino 1956 et Watson 1971.

79. *Les Nuits attiques*, 4, 2, 1.

80. *Les Nuits attiques*, 4, 2, 3.

tandis que d'autres jurisconsultes considèrent « que la différence entre *morbus*, maladie, et *uitium*, <infirmité ou> vice de conformation, c'est que le vice est perpétuel alors que la maladie a un début et une fin »⁸¹. Quelles conclusions pouvons-nous tirer pour nos handicaps ?

Si l'on suit la solution du *Digeste*, le muet, *mutus*, est considéré comme un malade⁸². Les jurisconsultes ne donnent aucune définition du muet, mais on comprend qu'il s'agit d'une personne qui ne parle pas et qui n'émet aucun son. Donc il y aura lieu à rédhhibition – comme par ailleurs il y aura lieu à rédhhibition pour l'esclave qui voit mal. En revanche, les défauts de prononciation sont considérés comme des vices. Un esclave bègue est vu comme un infirme plutôt que comme un malade⁸³. La même solution est retenue pour celui qui prononce difficilement (*blaesus*), celui qui mange les mots (*atypus*) et celui qui parle lentement (*tardius loquitur*) : ils ne sont pas présentés comme des malades, mais comme étant sains, *sani*⁸⁴.

On remarquera que les jurisconsultes sont assez précis pour définir certaines difficultés liées à la parole, puisque, pour le passage cité précédemment, quatre exemples sont retenus : le *balbus*, le *blaesus*, l'*atypus* et celui qui parle lentement. Ces classements n'ont rien à voir avec des interdictions liées à certains statuts comme les sacerdoces, ou avec des professions qui sont en relation directe avec la mort, donc avec une souillure, comme les croque-morts, les *operae*, connus grâce à la Loi de Pouzzoles⁸⁵. Le but de ce classement est fondé sur des considérations

81. *Ibid.*, 4, 2, 13.

82. Ulpien, in *Digeste*, 21, 1, 1, 9 : *Mutum morbosum esse Sabinus ait. Morbum enim esse sine uoce esse apparet. Sed qui grauius loquitur, morbosus non est.* « Sabinus décrète qu'un muet est un malade. En effet, il paraît que c'est une maladie que d'être privé de la parole. Mais quand on parle avec difficulté, on n'est pas malade ».

83. *Ibid.*, 21, 1, 1, 7 : [...] *uitiumque a morbo multum differre, ut puta si quis balbus sit, nam hunc uitium magis esse quam morbosum.* « [...] et il y a loin du défaut à la maladie ; prenons, par exemple, le cas d'un bègue : c'est un infirme plutôt qu'un malade ».

84. *Ibid.*, 21, 1, 10, 5 : *Quaesitum est an balbus et blaesus et atypus isque qui tardius loquitur et uarus et uatius sanus sit. Et opinor eos sanos esse.* « On s'est demandé si, quand on est bègue, quand on confond les lettres, quand on articule mal, quand on parle avec une certaine lenteur, quand on est cagneux, quand on est bancal, on est bien portant. Et d'après moi, ils sont bien portants ».

85. Ce document épigraphique sur les pompes funèbres, datant probablement de l'époque augustéenne, nous fait connaître les contraintes qui pesaient sur les croque-morts de la cité de Pouzzoles. Parmi celles-ci, les *operae* devaient être exempts de tares physiques. Ils ne devaient être ni borgnes, ni manchots, ni boiteux, ni aveugles, ni tatoués. Ces disqualifications ne doivent pas être comparées avec les cas de rédhhibition, mais étudiées avec les autres précautions prises à l'encontre de ces hommes qui, par exemple, n'avaient pas le droit de pénétrer dans la ville. Toutes ces contraintes sont à remettre dans le contexte particulier de la mort. Pour ce qui concerne la bibliographie, on peut se référer à Bove 1966 ; Dumont 1995 ; Hinard 1995 et à la publication récente d'un ouvrage collectif : Dumont & Hinard (éd.) 2003.

fonctionnelles⁸⁶. La question ici est de savoir si l'on peut, avec tel ou tel handicap, utiliser ou faire travailler l'esclave. Il semble que les simples difficultés d'élocution ne constituaient pas une maladie, mais que le mutisme était un handicap réel, qui permettait l'utilisation de l'action rédhitoire, parce que l'on ne pouvait pas utiliser l'esclave ou faire de lui un usage normal.

Conclusion

Il est extrêmement difficile de faire une synthèse sur ces anomalies, parce que nos informations sont partielles et touchent des sphères différentes, comme celle de la religion et celle du droit, mais également des ordres et des milieux sociaux divers. Pour ce qui concerne la sphère religieuse, les anomalies du langage, parole précoce ou difficulté du langage, remettaient en cause la *pax deorum*, par le biais des prodiges ou par la souillure que constituaient certains défauts. Toutefois, il faut nuancer ces propos, parce que les cas de parleurs précoces furent peu nombreux et n'apparaurent exclusivement qu'à l'époque républicaine. Quant aux personnes exerçant des sacerdoces, il semble que, dans la pratique, des aménagements furent apportés. Pour ce qui concerne la sphère politique, la situation était différente, parce qu'il n'existait aucune clause qui interdisait à une personne ayant des difficultés d'élocution l'accès à la carrière des honneurs ; mais ici encore, il faut faire la distinction entre le droit et sa pratique. À la fin de la République, lorsque l'éloquence et la rhétorique devinrent indispensables pour mener à bien un *cursus*, une personne atteinte de tels défauts était lourdement pénalisée pour exercer une carrière politique. Il semble, enfin, que l'attitude des Anciens pouvait varier dans un même milieu social. L'exemple de la famille impériale, au début du Principat, est à ce sujet éloquent, puisque, d'un côté, on essaya de rééduquer le jeune Q. Pedius, tandis que, de l'autre, Claude ne reçut pas d'aide particulière pour surmonter ses nombreux handicaps.

Annie ALLÉLY

Université du Maine

86. À titre d'exemples : *Digeste*, 21, 1, 12, 1 : « une hanche ou une cuisse trop courte peut incommoder : ainsi il y aura lieu à rédhitoire » ; *ibid.*, 21, 1, 13 : « Un esclave boiteux n'est pas regardé comme sain » ; *ibid.*, 21, 1, 14, 6 : « Quand on vient au monde avec une main faite en "patte d'oie", il semble qu'on ne soit pas bien portant, mais seulement quand on est gêné dans l'usage de cette main. »

Liste des références bibliographiques

Auteurs anciens

- AULU-GELLE (Marache 1967), *Les Nuits attiques, Livres I-IV*, R. Marache (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- AULU-GELLE (Marache 1978), *Les Nuits attiques, Livres V-X*, R. Marache (éd. et trad.) (1978), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- CICÉRON (Freyburger-Scheid 1992), *De la divination*, G. Freyburger, J. Scheid (trad.), Paris, Les Belles Lettres (La roue à livres).
- FESTUS (Lindsay 1913), *Sexti Pompei Festi de uerborum significatu quae supersunt cum Pauli epitome*, W.M. Lindsay (éd.), Leipzig, Teubner.
- FRONTON (Fleury 2003), *Correspondance*, P. Fleury (trad.), Paris, Les Belles Lettres (Fragments).
- PLINE l'ANCIEN (Ernout-Pépin 1947), *Histoire naturelle, Livre XI*, A. Ernout, R. Pépin (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- PLINE l'ANCIEN (Schilling 1977), *Histoire naturelle, Livre VII*, R. Schilling (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- PLINE l'ANCIEN (Croisille 1985), *Histoire naturelle, Livre XXXV*, J.-M. Croisille (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- SÉNÈQUE (Bourcery 1922), *Dialogues*, t. I, *De ira*, A. Bourcery (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- SÉNÈQUE (Waltz 1961²), *L'Apocoloquintose du divin Claude*, R. Waltz (éd. et trad.), 2^e éd., Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- SÉNÈQUE LE RHÉTEUR (Bornecque 1932), *Controverses et suasoires*, t. I, H. Bornecque (éd. et trad.), Paris, Librairie Garnier Frères (Classiques Garnier).
- SUÉTONE (Ailloud 1932), *Vies des douze Césars*, t. II (*Tibère – Caligula – Claude – Néron*), H. Ailloud (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- TACITE (Goelzer-Bornecque 1922), *Dialogue des orateurs*, H. Goelzer (éd.), H. Bornecque (trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- TITE-LIVE (Bayet-Bloch 1968), *Histoire romaine*, t. VII (Livre VII), J. Bayet (éd.), R. Bloch (trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- TITE-LIVE (Jal 1988), *Histoire romaine*, t. XI (Livre XXI), P. Jal (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- TITE-LIVE (Jal 2005), *Histoire romaine*, t. XIV (Livre XXIV), P. Jal (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- VALÈRE MAXIME (Combès 1995), *Faits et dits mémorables*, t. I (Livres I-III), R. Combès (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).

- VALÈRE MAXIME (Combès 1997), *Faits et dits mémorables*, t. II (Livres IV-VI), R. Combès (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- VARRON (Flobert 1985), *La Langue latine, Livre VI*, P. Flobert (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).

Études

- ACHARD G., LEDENTU M. (éd.) (2000), *Orateur, auditeurs, lecteurs : à propos de l'éloquence romaine à la fin de la République et au début du Principat* (Actes de la table ronde du 31 janvier 2000), Lyon, Université Jean Moulin – Lyon III (Collection du Centre d'études et de recherches sur l'Occident romain ; 21).
- ALLÉLY A. (2003), « Les enfants mal formés et considérés comme *prodigia* à Rome et en Italie sous la République », *REA*, 105, p. 127-156.
- ALLÉLY A. (2004), « Les enfants mal formés et handicapés à Rome sous le Principat », *REA*, 106, p. 73-101.
- BEARD M. (1980), « The Sexual Status of Vestal Virgins », *JRS*, 70, p. 12-27.
- BIVILLE F. (2001), « La production de la voix. Anatomie-physiologie des organes phonateurs dans les textes latins », in *Docente natura* (Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah), A. Debru, N. Palmieri (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, p. 15-42.
- BLOCH R. (1949) « Les prodiges romains et la "*procuratio prodigiorum*" », *RIDA*, 2 (*Mélanges F. de Visscher*, t. I), p. 119-131.
- BLOCH R. (1963), *Les Prodiges dans l'Antiquité classique* (Grèce, Étrurie et Rome), Paris, PUF (Mythes et religions ; 46).
- BOVE L. (1966), « Due nuove iscrizioni di Pozzuoli e di Cuma », *RAAN*, 41, p. 207-221.
- BROUGHTON T.R.S (1951-1952), *The Magistrates of the Roman Republic*, vol. I-II, New York, American Philological Association (Philological Monographs ; 15, 1-2).
- DAREMBERG C., SAGLIO E. (1907), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. IV, 1^{re} partie, Paris, Librairie Hachette.
- DAVID J.-M. (1992), *Le Patronat judiciaire au dernier siècle de la République romaine*, Rome, École française de Rome (BEFAR ; 272).
- DAVID J.-M. (2003), « Le prix de la voix : remarques sur la clause d'exclusion des *praecones* de la table d'Héraclée », in *Laurea internationalis. Festschrift für Jochen Bleicken zum 75 Geburtstag*, T. Hantos (éd.), Stuttgart, Steiner (Alte Geschichte), p. 81-106.
- DENIAUX É. (2001), *Rome, de la Cité-État à l'Empire. Institutions et vie politique aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C.*, Paris, Hachette (Carré Histoire).
- DUMONT J.-C. (1995), « L'enlèvement du cadavre », in Hinard & Lambert (éd.) (1995), p. 181-187.

- DUMONT J.-C., HINARD F. (éd.) (2003), *Libitina. Pompes funèbres et supplices en Campanie à l'époque d'Auguste*, Paris, De Boccard (De l'archéologie à l'histoire).
- DUPONT F. (éd.) (1995), *Paroles romaines*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- FAYER C. (1994), *La familia romana: aspetti giuridici ed antiquari. Parte prima*, Rome, «L'Erma» di Bretschneider (Problemi e ricerche di storia antica ; 16).
- FROMENTIN V. (1996), « Appien, les Étrusques et l'Etrusca disciplina », in *La Divination dans le monde antique. 7 Les Écrivains du deuxième siècle et l'« Etrusca disciplina »* (Actes de la table ronde de Dijon, 9 juin 1995), Université de Tours, Institut d'études latines (*Caesarodunum*. Suppl. ; 65), p. 81-95.
- GOUREVITCH D. (1984), *Le Triangle hippocratique dans le monde gréco-romain, le malade, sa maladie et son médecin*, Rome, École française de Rome (BEFAR ; 251).
- GOUREVITCH D. (1991), « Un enfant muet s'exprime par le dessin : à propos d'un cas rapporté par Pline l'Ancien », *L'Évolution psychiatrique*, 56, p. 889-893.
- GOUREVITCH D. (1998), « Au temps des lois Julia et Papia Poppea », *Ktèma*, 23, p. 468-470.
- GUARINO A. (1956), « Ancora sull'editto edilizio », *Labeo*, 2, p. 352-357.
- GUITTARD C. (1996), « Le témoignage de Phlégon de Tralles », in *La Divination dans le monde antique. 7 Les Écrivains du deuxième siècle et l'« Etrusca disciplina »* (Actes de la table ronde de Dijon, 9 juin 1995), Université de Tours, Institut d'études latines (*Caesarodunum*. Suppl. ; 65), p. 123-133.
- HAACK M.-L. (2003a), *Les Haruspices dans le monde romain*, Pessac, Ausonius (Scripta Antiqua ; 6).
- HAACK M.-L. (2003b), « Puer senex », in *L'Ancienneté chez les Anciens*, B. Bakhouché (éd.), t. II, *Mythologie et Religion*, Montpellier, Publications de l'Université de Montpellier III, p. 371-383.
- HANSEN W. (1996), *Phlegon of Tralles' Book of Marvels*, Exeter, University of Exeter (Exeter Studies in History).
- HINARD F. (1995), « La loi de Pouzzoles et les pompes funèbres », in Hinard & Lambert (éd.) (1995), p. 205-212.
- HINARD F., LAMBERT M.-F. (éd.) (1995), *La Mort au quotidien dans le monde romain* (Actes du colloque organisé par l'Université de Paris IV, Paris-Sorbonne, 7-9 octobre 1993), Paris, De Boccard (De l'archéologie à l'histoire).
- HURLET F. (1997), « La Domus Augusta et Claude avant son avènement : la place du prince claudien dans l'image urbaine et les stratégies matrimoniales », *REA*, 99, p. 535-559.
- IMPALLOMENI G.B. (1955), *L'editto degli edili curuli*, Padoue, CEDAM.
- KAJANTO I. (1965), *The Latin Cognomina*, Helsinki, Akat. Kirjak (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Hum. Litt. ; 36, 2).
- LEVICK B. (2002), *Claude* (trad. I. Cogitore), Gollion, Infolio (Memoria).

- MACBAIN B. (1982), *Prodigy and expiation : a study in religion and politics in Republican Rome*, Bruxelles, Latomus (Collection Latomus ; 177).
- MAGDELAIN A. (1995), *De la royauté et du droit de Romulus à Sabinus*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider (Saggi di storia antica ; 8).
- MOMMSEN T. (1887), *Le Droit public romain*, t. I (trad. P.-F. Girard), Paris, Ernest Thorin (Manuel des Antiquités romaines ; I).
- MOMMSEN T. (1892), *Le Droit public romain*, t. II (trad. P.-F. Girard), Paris, Ernest Thorin (Manuel des Antiquités romaines ; II).
- MORGAN M. G. (1973), « Metellus Pontifex and Ops Opifera. A note on Pliny *Naturalis Historia*, XI, 174 », *Phoenix*, 27, p. 35-41.
- NÉRAUDAU J.-P. (1984), *Être enfant à Rome*, Paris, Les Belles Lettres (Realia).
- NÉRAUDAU J.-P. (1995), « Quand parle l'enfant romain », in Dupont (éd.) (1995), p. 65-71.
- NICOLET C. (1976), *Le Métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des Histoires).
- PORTE D. (1995), *Le Prêtre à Rome*, Paris, Payot (Petite bibliothèque Payot ; 255).
- SCHEID J. (2002²), « D'indispensables "étrangères". Les rôles religieux des femmes à Rome », in G. Duby, M. Perrot, *Histoire des femmes en Occident*, 1, *L'Antiquité*, P. Schmitt-Pantel (dir.), Paris, Plon (Tempus ; 1), p. 501-504.
- SYME R. (1976), *La Révolution romaine* (trad. R. Stuveras), Paris, Gallimard (Tel).
- VAN OOTEGHEM J. (1967), *Les Caecilii Metelli de la République*, Bruxelles, Palais des Académies (Académie royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques ; LIX, 1).
- WATSON A. (1971), « The imperatives of the Aedilician Edict », *Revue d'histoire du droit – Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis*, 39, p. 73-83.